

Et Pierre Guyotina lal'angue¹...

Chronique d'une absence de lecture

« ... Mais souvent telle qu'un incendie,
Eclate la confusion des langues. »
F. Hölderlin, « Le Vatican »

« Les beaux livres sont écrits comme dans une langue étrangère. » M. Proust

Dans la première version de *Prostitution*, on peut lire cet avertissement de l'éditeur : « Le vrai problème que ce texte à proprement parler inqualifiable pose jusqu'au malaise est celui de sa lecture. En somme, dans une première confrontation, il nous laisse désœuvrée et contraints à un travail de reconstitution, devant une matière verbale, éclatée, trouée, révoltée, triturée, mixée, comme un gigantesque corps prostitué. La violence, la sauvagerie du langage qui s'acharne à ruiner toute rhétorique vont à l'encontre même de l'écrit. Ce texte exige que l'on s'interroge sur l'approche que l'on peut en faire. Il nous invite à mettre en cause notre pratique des textes. » (*Prostitution*, Note de l'éditeur, Gallimard, première édition, 1975).

Peut-être reviendra t-on sur ce gigantesque corps prostitué, comme une des figures de l'illisible, car si j'en crois d'autres titres de communications du colloque que nous entendrons toute à l'heure, le corps prostitué à quelque chose à voir avec l'illisible.

Je n'ai pas lu *Progénitures*² !

Je viens clandestinement vous parler d'un livre que je n'ai pas lu !

Par provocation, par jeu ? Non pas, cet énoncé : « Je n'ai pas lu *Progénitures* », dit la vérité, dit cette réalité, je ne peux pas lire *Progénitures*. Je me souviens du beau livre de Derrida *Monolinguisme de l'autre*, qui débute pratiquement par cette phrase : « Je n'ai qu'une seule langue et ce n'est pas la mienne », à laquelle je substitue, j'ajoute ici : « Guyotat n'a qu'une écriture et elle n'est pas pour moi »

¹ Ce texte a fait l'objet d'une communication au colloque du GRES à Barcelone, en juin 2003. Le titre du colloque était « Stratégies de l'illisible ». Ce texte paraîtra dans une revue en Espagne (automne 2003) et dans les Actes du Colloque (parution 2004)

² Pierre Guyotat, *Progénitures*, Editions Gallimard, 2000

Ce dont je vous ferai très brièvement part aujourd'hui c'est donc de cette expérience étrange, mais aussi douloureuse d'une « non lecture ». Impression unique de se sentir radicalement étranger à un texte, pourtant écrit dans votre propre langue.

Un premier pas vers l'illisible : l'exclusion non feinte du lecteur

L'œuvre m'a congédiée dès les premières pages³, cette masse compacte de huit cent pages, ce livre venu d'ailleurs, d'un français d'une autre langue, d'un français langue étrangère, cette masse compacte qui a pu l'affronter, qui a pu la lire – je veux dire jusqu'au bout... Je ne vois pas aujourd'hui d'écriture plus subversive, plus illisible que celle de Pierre Guyotat.

Je me souviens de la première fois où j'ai ouvert *Progénitures* après avoir déchiré, comme une défloration le papier plastique qui le protégeait. Je l'ai refermé dès la première page, je me sentais déjà exclu. Je me réfugiais alors dans le secret espoir que tout me deviendrait plus clair en écoutant le CD, ajouté comme une prothèse à la fin du livre. CD dans lequel Guyotat lit les premières pages de *Progénitures*, j'espérais y trouver le bon rythme de lecture, la manière dont la langue décharnée devait miraculeusement, par le biais de l'oralité retrouver du sens. Et comme les enfants qui apprennent à lire, je pensais pouvoir suivre la lecture à haute voix tout en lisant l'œuvre, peine perdue, je n'arrivais pas à superposer la voix de Guyotat et ma lecture du texte. Je me rendais compte plus tard que j'étais incapable de lire cette œuvre à haute voix, aussi ne la citerai-je pas devant vous. L'illisibilité se donnait donc à moi très concrètement, et peut-être très cruellement. Étais-je congédié par le livre ou était-ce moi qui repoussais l'œuvre ; par paresse, par ennui, par incompetence ou par désœuvrement ? Peut-être tout simplement ne supportais-je pas, de voir ma langue découpée. Guyotat a déclaré la guerre au monde et cette guerre s'en prend d'abord à la langue.

Ne voulant pas, ne pouvant prendre part à cette bataille, je le lis de loin, en levant les yeux du livre. Si je choisis finalement de mois en mois d'y revenir, de persévérer, de tenter une nouvelle fois d'aborder l'œuvre, c'est, j'y reviendrai, par ponction, par lectures d'extraits.

Alors, écrire sur *Progénitures* sans l'avoir lu, sans vouloir/pouvoir le lire. Comme un défi ? Une résignation ? Une aberration ? Ou encore comme l'aveu d'un échec. Étrange paradoxe, il me faut écrire, l'écrire pour le lire, ce n'est qu'en écrivant avant, au-devant si j'ose dire de *Progénitures* que je pourrai, peut-être un jour le lire. Écrire dans l'avant-lire.

Rappelons-nous puisqu'il est ici question de stratégies de l'illisible, que si Guyotat est illisible c'est d'abord parce que l'Etat lui-même, l'institution, un certain Etat en 1970 crut bon

³ Voir par exemple les remarques de Tanguy Viel dans *Tout s'explique*, Editions Inventaire/Inventions, 2000

d'interdire son roman *Eden, Eden, Eden*. Guyotat scandalisa ; rappelons-nous comme autre exemple, son intervention « remarquée » à Cerisy lors du colloque Artaud, lorsqu'il prononça ce texte, repris dans *Littérature interdite*, « L'autre main branle ». Mais Guyotat scandalise-t-il encore ? Dans son petit livre⁴ – l'un des rares écrit sur les dernières œuvres de Guyotat–, Michel Surya, à la suite de Guyotat lui-même, s'étonne que *Progénitures* n'ait pas fait scandale il fait l'hypothèse, « pessimiste » dit-il que « nul ne dispose plus du moyen d'opposer un monde *au* monde (sous entendu celui de Guyotat), encore moins de mesurer comment un monde s'oppose à celui qui domine ». Mon constat est plus pessimiste encore, si Guyotat ne fait pas scandale aujourd'hui c'est qu'on ne l'a pas lu.

Stratégies de l'illisible encore lorsque Guyotat adjoint à la fin de la réédition de *Prostitution* un Appendice, qui à lui seul représente près de 120 pages, alors que dans *Progénitures* le Glossaire fait à peine deux pages, comme si d'une certaine manière *Progénitures* assumait une part de sa propre illisibilité. Autre élément qui souligne que Guyotat n'est pas dupe de la difficulté de son œuvre, c'est l'usage des caractères gras, toujours dans *Progénitures* « qui signalent les changements de figures, de lieux ou d'actions ». Le recours nécessaire à cette typographie pour signaler des métamorphoses, des ruptures diégétiques suffit à signaler l'illisibilité. Stratégies de l'illisible enfin, lorsque Guyotat choisit de publier conjointement *Progénitures* et *Explications*, comme si *Progénitures* avait finalement besoin d'un support, d'une atèle métadiscursive. Mais *Explications* n'est pas, ou n'est pas uniquement un commentaire de *Progénitures*. Guyotat y expose largement sa théorie de la littérature mais aussi sa vision du monde contemporain, comme il l'avait précédemment fait dans *Vivre*. Je m'étais promis de ne pas lire *Explications* avant *Progénitures*, mais devant mon impuissance, ma promesse céda, je lisais donc *Explications* espérant y trouver au moins une clé qui me permettrait de faire un vrai premier pas dans l'œuvre. J'en profitais aussi pour relire *Vivre* que j'avais complètement oublié, ces deux œuvres si elles n'arrivaient pas à me donner accès aux fictions de Guyotat me permettaient au moins de le lire. J'allais repartir avec un des concepts qui revient fréquemment dans *Explications* pour qualifier l'entreprise de *Progénitures*, c'est le terme « épique ». Ainsi *Progénitures* marque un tournant dans la production de Guyotat, au récit dont des traces sont encore visibles dans *Prostitution* et dans *Le Livre*, Guyotat substitue l'épique et donc le poétique.

Un second pas vers l'illisible : subvertir l'épopée

⁴ Michel Surya, *Mots et monde de Pierre Guyotat, Matériologies*, 2, Editions Farrago, 2000

Selon Aristote, l'épopée est une tragédie en récit. La seule différence entre la tragédie et l'épopée c'est la dimension énonciative. Dans le lexique d'Aristote, les deux relèvent de la *mimesis* : pour la tragédie, celle-ci est directe, pour l'épopée elle est indirecte parce qu'elle passe par le biais de la narration. En dehors de cette distinction, tout est commun : les grands personnages, les actions nobles (la guerre) et donc le style élevé, dont l'indice est le vers. Cependant, il existe quand même une différence supplémentaire par rapport à l'énonciation, différence importante notamment en ce qui concerne l'écriture de *Progénitures* : la tragédie implique une concentration et une action qui doit avoir un dénouement, alors que l'épopée n'est pas tenue à cette concentration. La deuxième différence réside donc dans l'ampleur de la durée. La définition de l'épopée passe d'abord par la question de l'énoncé, mais c'est aussi le récit d'une fondation. Deux éléments qui nous importe ici pour *Progénitures*. D'abord, concernant l'ampleur et la durée de l'épopée, la seule masse du volume suffirait à elle seule, pour nous convaincre qu'elles sont bien présentes, de plus on sait, qu'en l'état actuel, la publication de l'œuvre est inachevée, Guyotat a déjà annoncée la suite de *Progénitures*. Quant au deuxième élément la fondation, *Progénitures* est bien le récit d'une fondation, certes il ne s'agit pas d'une Nation comme dans l'épopée traditionnelle mais de la fondation du monde putain.

Mais pour Guyotat ce n'est pas tant cette édification d'un monde putain comme naissance d'une société qui importe, ce n'est pas tant la diègèse, l'épopée de cette communauté, que sa parole épique. Ce qui reste de l'épopée c'est bien l'épique, c'est-à-dire une pratique, indépendante en elle-même de l'épopée, celle-ci comme forme étant remise au magasin des accessoires. L'épique en lieu et place de l'épopée voilà à quoi est conduit Guyotat. Ce qui l'y conduit c'est le monde lui-même qui est exposé dans *Progénitures*. Ce monde est celui des putains, un monde qui n'est pas humain, un monde exploité, surexploité (sexuellement mais sans doute pas seulement) qui n'a pas accès à l'humanité mais qui jouit d'une immense créativité verbale. Le monde n'est plus dicible par le roman, il n'est plus non plus possible de le dire sous les signes positifs de l'épopée. Cette mise en scène du monde putain comme agent de l'épique a une indéniable signification idéologique et politique ; une signification historique aussi, dans la mesure où ce monde putain qui d'ordinaire est le laissé-pour-compte de l'épopée du fait qu'il est le laissé-pour-compte de l'Histoire, se trouve dans *Progénitures* introduit dans l'épique et réintroduit dans l'Histoire. Il faut ajouter tout de suite que cette subversion, ce renversement esthétique et idéologique de la forme épique que l'on croyait disparue, est d'autant subversive qu'elle s'énonce sur le mode de la narration biblique. Le parler putain est un parler du verset, de la langue la plus sacrée, la plus sainte qui soit. Revenu de toutes les

illusions du Progrès, d'un sens possible de l'Histoire, l'épopée n'est plus possible, c'est aussi sans doute pour cela qu'elle doit inscrire dans sa chair l'illisible lui-même, le poétique, le prophétique. L'épopée racontait l'Histoire, le Passé glorieux, et cela encore même chez Hugo dans *La Légende des Siècles*, pour lequel pourtant l'épopée touchait à sa fin. Mais Guyotat renverse tout : on racontera l'avenir, un avenir illisible, catastrophique. Comme l'écrivait Cioran, le poète épique est condamné « à bricoler dans l'incurable ».

L'épopée est impossible et pourtant elle seule semble encore pouvoir dire l'Histoire. C'est aussi pour cela peut-être que Guyotat dit que *Progénitures* peut tout aussi bien être lu comme « une farce ». La prose engendre le poétique, le récit, le verbe épique. Epopée dont la langue serait l'unique héroïne. Guyotat aurait réalisé cette hybridation inouïe de l'épique et du carnavalesque. En insérant le carnavalesque dans l'épique Guyotat offre à l'épique le dialogisme. Le putain se trouve être tout à la fois acteur et spectateur, n'étant pas humain, tout est permis, il est tout à la fois sujet du spectacle et objet du jeu. Dans le carnaval de Guyotat toute forme de sujet est anéanti, et ainsi peuvent être exposés, exacerbés le sexe, la mort. Peuvent aussi dialoguer entre elles et au sein de l'espace bordélique des dyades qui structurent ce carnaval : naissance/agonie, plaisir/souffrance, haut/bas, verset/argot, etc. Ecriture limite, écriture subversive, le carnavalesque permet tous les excès, toutes les abjections. Le carnavalesque écriture par excellence de la contestation, permet toutes les libertés langagières, jusqu'à l'illisibilité. Aucune autre scène scripturale ne peut se permettre de telles subversions. Le monde putain, le monde carnavalesque est donc essentiellement polyphonique, polyphonique jusqu'à la saturation du sens, polyphonique jusqu'à l'indiscernable, jusqu'à l'illisible. La langue n'est évidemment pas la seule à être affectée par cette carnavalesisation (si j'ose dire) de l'épique, la mimesis, elle-même, d'une certaine manière n'a plus lieu d'être.

Si l'épopée traditionnelle avait un sens c'est bien parce qu'elle s'écrivait dans une sorte de temporalité continue, or ; illisible, inatteignable *Progénitures* m'oblige à une lecture fragmentaire ; j'ouvre des pages au hasard, j'y découvre des versets et je réitère cette opération sur d'autres parties du livre. Paradoxalement, *Progénitures* devient pour moi l'épopée de la lecture même. Ayant perdu d'emblée le réel, d'une certaine manière je n'en ai plus besoin pour lire *Progénitures* dans tous les sens.

Un pas de plus vers l'illisible : l'effet guillotine

Mais si l'entreprise générique de Guyotat surprend encore dans ce que je viens d'esquisser quant à une réécriture radicale de l'épopée, la radicale étrangeté de *Progénitures*, mais aussi

avant lui *Le Livre*⁵ et *Prostitution*⁶ vient de ce que j'appelle l'effet guillotine sur lal'angue. On pourrait imaginer le processus inverse qui fonctionnerait par adjonction, par collages des mots entre eux, *Progénitures* et surtout *Prostitution* en fournissent de nombreux exemples, qu'il s'agisse d'affixation, d'agglutination ou de mots composés. Mais on ne trouve jamais chez Guyotat des agglutinations de plusieurs mots, c'est pourquoi ce qui me semble prédominer c'est l'effet-guillotine.

Cet effet-guillotine c'est la langue découpée, la langue fragmentée au cœur de la lettre. Signifiants désintégrés, lettres biffées Dissémination, suspension de l'apostrophe comme copule rythmique entre les syllabes. L'effet guillotine se revendique comme création linguistique écriture toujours nouvelle, non pas différente, mais toujours autre, aliénée et aliénante, écriture qui circonçoit, taille, déchire, émascule le Verbe. Découpe, recoupe et parfois recolle, mais ailleurs, donnant aux mots des prothèses, oui cette écriture est vraiment révolutionnaire, elle guillotine lal'angue, Guyotat écrit au couteau. L'écriture s'ampute d'elle-même mais greffe de l'autre : de l'arabe, des néologismes, des mots-valises, des archaïsmes. Tout est question de métamorphose, d'engendrement, d'effet transgénérationnel appliqué à la langue même. Elle enfante sa propre brisure. Mais singulièrement, ce n'est pas un effet de modernité qui est visible ; cette action de guillotiner l'écriture provoque comme un retour à l'ancien, à des sonorités proche du mot Moyen-Age (où l'on retrouve l'épique) comme par exemple tous les mots qui s'achèvent par la syllabe « ier », mais aussi dans certaines tournures syntaxiques. Ce retour à une forme archaïque c'est aussi bien entendu l'usage de la métrique du verset. L'écriture de Guyotat est vocale, elle doit s'entendre (pensons à toutes les lectures publiques de l'auteur), cadence rythmique et arythmie, syncope provoquée par la guillotine. Parmi les exemples concernant les subversions qu'il fait subir à la langue, on peut relever rapidement : le changement genre des mots masculins deviennent féminins et réciproquement, la suppression du e muet et bien entendu la prégnance de l'argot. L'écriture de Guyotat, oui, comme une écriture d'avant l'écrit. Se déconstruisant, lal'angue retourne à son origine, à l'absence de règles écrites. Comme si elle ne prenait plus en charge que ses effets d'oralité, d'où aussi sans pouvoir en évoquer toutes les implications, les répercussions de cette écriture sur la mise en scène théâtrale (je vous renvoie notamment au scandale que provoqua *Bond en avant*). L'écriture guillotinée est aussi celle très picturale des corps monstrueux, corps possédant plusieurs sexes. Cette écriture ne raconte rien d'autre que son propre déchirement, rien d'autre que les greffes qu'elle essaye de faire prendre.

⁵ Pierre Guyotat, *Le Livre*, Editions Gallimard, 1984

⁶ Pierre Guyotat, *Prostitution*, Editions Gallimard 1975, nouvelle édition 1987

Avec l'effet-guillotine ce n'est plus seulement le Sens qui est bafoué, ce qui se produit avec cet effet c'est l'effondrement même du rapport aux mots. Il ne s'agit plus de se demander quel est, quels sont les sens d'un mot, mais d'inventer du signifié devant des mots qui ne semblent plus appartenir à notre langue. Nous sommes voués à apprendre un idiome, à suivre dans un labyrinthe le fil brisé des significations.

La langue de Guyotat est iconoclaste, en détruisant la diégèse et la mimesis, elle détruit, brûle aussi la langue, une langue qui dit-il dans *Explications*, « ne me satisfait pas ». Mais lal'angue de Guyotat, n'est pas seulement un anéantissement de notre langue, elle n'est pas mutisme, fin de l'échange. Comme le suggère déjà le titre son écriture est « projet », « accouchement », génération, transgénération et donc parole ardente. Les corps putains portent cette langue, ils sont les incarnations vivantes de cette polyphonie des langues, le corps putain enfante une Histoire, mais aussi une langue. Quand les corps copulent, les langues, les idiomes copulent, l'Histoire chez Guyotat serait comme celle des longues listes de générations de la Bible. Finalement, la brûlure du signifiant donne peut-être naissance à un monde. *Progénitures* est une genèse, genèse peut-être infernale, mais genèse tout de même d'une Histoire et d'une langue à venir. On en aurait un exemple flagrant déjà dans le livre où pour montrer sa dépossession les lettres du pronom « Je » s'inversaient en « ej ».

Progénitures n'est pas seulement le récit du monde esclave, il n'est pas non plus le récit métadiscursif d'une langue qui mimerait, dirait sa propre naissance. L'entreprise de Guyotat est donc aussi Politique, elle ne cesse de discourir, de conceptualiser le monde putain. Je n'ai pas le temps d'en développer ici les différentes formes mais on pourrait pour aller plus loin, articuler cet effet-guillotine à la période de la Terreur, telle qu'elle est analysée par Blanchot dans son article « La Littérature et le droit à la mort », via Sade notamment.

* * *
* *

Pour terminer ce trop rapide survol, je voudrais indiquer que *Progénitures* est aussi le récit d'un enfantement, celui d'un nouveau lecteur, d'un lecteur autre. Un lecteur qui accepterait son exclusion, qui ne défierait pas nécessairement l'illisible, qui ne chercherait pas *a priori* à dévoiler du Sens.

L'illisible est une chance pour la Littérature. Miracle de la lecture, l'illisible serait lisible dans illisibilité même, c'est pourquoi maintenir cette illisibilité de l'illisible est aussi notre tâche.

Grâce soit rendue à Pierre Guyotat qui, dans les marges d'une langue, encore à venir me fit réellement don de l'illisible, auteur dont je possède tous les livres, mais sans avoir pu en lire

plus de quelques pages. Je sais, que dans la lumière ou dans l'obscurité, ces mots décharnés veillent, ils m'appelleront un jour à aller un peu plus loin dans la spirale de leurs pages.

Grâce soit rendue à Pierre Guyotat, seul écrivain que je ne puisse lire.